



◻ **Le nuraghe de Barumini, en Sardaigne.**  
AERONIKE MASSIMO

◻ **Le « puits sacré » de Santa Anastasia, à Sardara (Sardaigne).**  
GIANMARIO MARRAS

# La tête dans les nuraghes

Ces forteresses mégalithiques érigées par les Tyrrhéniens à l'âge du bronze hérissent le sol de la Sardaigne. Mais comment cette civilisation a-t-elle disparu ? Depuis dix ans, Sergio Frau mène l'enquête

FLORENCE ÉVIN

Homère parle d'une gifle de Poséidon, Platon évoque un terrible cataclysme marin. Que s'est-il passé en Sardaigne, au deuxième millénaire avant notre ère ? Quel phénomène a balayé d'un coup la civilisation des Tyrrhéniens, ces « bâtisseurs de tours » dont parlaient le géographe Strabon et le poète Hésiode, dans l'Antiquité ? Un tremblement de terre ? Un raz-de-marée ? La chute d'un astéroïde ? S'agit-il, comme le suggère Platon dans *Critias*, d'une punition de Zeus agissant sans pitié pour rendre meilleurs les habitants trop gâtés de cette terre aux éternels printemps ? De cette île « la plus belle, la plus fertile », et riche de « tous les types de métaux, durs et malléables », le zinc, le plomb, l'argent, le plus précieux après l'or ?

Sergio Frau, journaliste, écrivain, l'un des fondateurs de *La Repubblica*, le grand quotidien italien, mène l'enquête depuis plus de dix ans, en s'appuyant sur les textes des anciens. Une dizaine de scientifiques italiens l'accompagnaient, début juin, pour une expédition sur l'île, parmi lesquels l'historien Mario Lombardo, l'archéologue Maria Teresa Giannotta, Claudio Giardino, spécialiste de la métallurgie antique, Andrea Cantile, cartographe, Massimo Faraglia, archiviste, ou encore Stefano Tinti, géophysicien, expert en raz-de-marée... L'objectif était d'élaborer des hypothèses à la veille de l'inauguration de l'exposition « S'Unda Manna. Sardegna, isola mytho ? » (« Grosse vague. Sardaigne, île mytho ? »), au Musée de Sardara. Nous les avons suivis à travers le maquis odorant où se mêlent les parfums du myrte, de l'armoise, du ciste, du romarin, cherchant l'ombre des vieux oliviers tordus et des chênes-lièges,

jusqu'au sommet des collines qui cachent dans leurs entrailles les nuraghes, ces forteresses cyclopéennes.

La Sardaigne pourrait être l'île Atlas de Platon, autrement dit l'Atlantide mythique, que le philosophe grec situe au-delà des colonnes d'Hercule, c'est-à-dire au-delà du détroit situé entre la Tunisie et la Sicile, comme le croiront aussi Hérodote et Aristote. Et non pas dans le détroit de Gibraltar, comme il fut admis à partir du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., Sergio Frau en est persuadé. Vu du ciel, le sud de l'île ressemble à « une Pompéi de la mer submergée par la boue », avance-t-il. Lorsqu'on fouille cette boue, on trouve des céramiques, coupes, pots, lampes à huile, pierres à affûter, des outils métalliques, couteaux, ciseaux à bois, aiguilles, flèches. Tout est pêle-mêle, comme s'il avait fallu fuir en laissant tout en plan.

Un matériau archéologique extraordinaire, largement sous-étudié jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. La raison ? L'île a été longtemps maudite, ravagée par le paludisme pendant trois mille ans, c'est-à-dire jusqu'à l'éradication des moustiques vecteurs de la maladie au moyen du DDT, répandu par les Américains dans les années 1950. On sait aujourd'hui que des dizaines de milliers de nuraghes, forteresses mégalithiques à tour centrale, hérissent l'île. Tous datent de l'âge du bronze moyen, soit du XVI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Dans la province du Medio Campidano, dans le sud de l'île, ils ont disparu sous des monticules de terre couverts de végétation. Seuls ceux qui culminent sur les hauteurs, à plus de 500 mètres, ont été épargnés. Ces vingt dernières années, le nombre d'édifices répertoriés est passé de 9 000 à 20 000.

Vingt constructions de ce type jalonnent le contour du plateau basaltique de la Giara, cœur d'un ancien volcan perché à 600 mètres

d'altitude qui s'étire sur 42 km<sup>2</sup>, pour le bonheur de petits chevaux sauvages à l'abondante crinière. Ces tours sont postées comme des vigies surveillant la plaine. « Au bronze moyen, explique le guide local Francesco Casu, le plateau servait de pâturage d'hiver. Chaque tour était celle du clan qui possédait les champs en contrebas. » Dans la plaine, en revanche, les nuraghes ont l'apparence de collines pyramidales. L'exemplaire le plus complexe est Su Nuraxi, à Barumini, dont la structure monumentale a été exhumée en 1950 par l'archéologue Giovanni Lilliu. « Nous avions été attirés par une cavité que nous appelions le puits, sur une petite montagne de terre et de cailloux, racontait à Sergio Frau, qui l'a bien connu, le scientifique décédé en 2012, à l'âge de 98 ans. Comment aurions-nous pu imaginer un tel trésor caché là ? »

Le site de Barumini, classé au Patrimoine mondial de l'Unesco en 1997, est spectaculaire par son organisation. On y accède par un labyrinthe de murets circulaires délimitant les maisons d'un hameau plus tardif, serré contre la forteresse. Ce qui frappe, c'est l'appareillage monumental de grosses pierres basaltiques, ajustées à vif sans taille, du donjon central. De forme conique, équipée d'un sol de galets polis, la tour est couverte d'une tholos – la fausse coupole des Mycéniens. Datant du XVI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. – d'après les branches d'olivier fossilisées trouvées à l'intérieur –, cette tour massive possède, dans sa hauteur, de petites ouvertures encadrées de linteaux. Distribuées autour d'une courette, quatre tourelles fortifiées du XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. encerclent le donjon. Le dispositif, relié par des couloirs de décharge, témoigne de l'ingéniosité des architectes. Dans un silo, une température de 12 °C toute l'année permet de conserver les aliments.

Tour de défense militaire ? Forteresse d'un seigneur local ? Sémaphore ? Certains historiens pensent que des messages relayés d'un nuraghe à l'autre auraient servi à faire connaître la nouvelle de la chute de Troie. Quand on en voit un, on en voit quatre ou cinq, au moins. Mais comme il ne subsiste aucun écrit, la fonction de ces bastions demeure inconnue. La seule chose que l'on sache, c'est que leur réutilisation tardive, à l'âge du fer (X<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> av. J.-C.), était liée au culte de la lune.

A Su Mulinu, à côté de Villanovafranca, à 50 km au nord de Cagliari, un autre chantier a été mené, dans le cadre du programme franco-italien de Grand itinéraire tyrrhénien. Les fouilles ont mis au jour un important bastion trilobé, daté de 1400 av. J.-C., avec des traces d'incendie encore visibles datant des environs de l'an mille. Dans sa partie basse, le sanctuaire du IX<sup>e</sup> av. J.-C. comporte un autel en calcaire, en forme de nuraghe, orné d'un croissant de lune, symbole de la déesse-mère. De la boue qui recouvrait l'édifice ont été exhumés des bijoux en or, argent, ambre, cristal de roche, et des centaines de lampes à huile en terre cuite en guise d'offrandes à la lumière, qui sera fêtée au solstice d'été, jusqu'au II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Les objets sont visibles dans le musée voisin.

Quel cataclysme, autour de 1175 avant J.-C., aurait donc plongé la Sardaigne dans « l'âge noir » ? Les habitants se réfugient dans les montagnes, d'autres fuient l'île pour l'Etrurie. Plutarque rapporte, au II<sup>e</sup> siècle, dans sa *Vie de Romulus*, que « les Etrusques étaient des colons des Sardes ». Sur la côte italienne, les nécropoles étrusques regorgent de figurines en bronze, ex-voto sardes de soldats, aux casques cornus et aux boucliers ronds, et des maquettes de nuraghe. Si raz-de-marée il y eut, cela pourrait expliquer la grande dépression du Campidano qui barre le sud de l'île, depuis Cagliari jusqu'au port phénicien de Tharros, sur la côte ouest. Dans la Bible, Ezéchiel demande : « Qui était Tzur [Tharros], maintenant détruite au milieu de la mer ? (...) Maintenant tu te trou-

ves emportée par les vagues dans les profondeurs des eaux. (...) Tous les habitants des îles sont effrayés... »

Sergio Frau mentionne une inscription relevée sur le temple de Ramsès III (1184 à 1163 av. J.-C.) à Médinet Habou, en Haute-Egypte : « Les étrangers venus du nord voient leur terre trembler. (...) La tempête engloutit leur pays... Nun [l'océan] est sorti de son lit et il a projeté une immense vague qui a avalé villes et villages. » Ces étrangers, ce sont les mercenaires sardes du pharaon. Alors ? Mythe ou cataclysme ? Le 2 juin, cette question avait réuni une foule compacte de Sardes, serrés sur les bancs de la chapelle Santa Anastasia, à Sardara, et jusque sur le parvis, pour écouter les scientifiques. Deux heures d'exposés, photos à l'appui, devant une salle bouche bée, puis des applaudissements dignes d'une première d'opéra.

**Un cataclysme, autour de 1175 avant J.-C., aurait plongé la Sardaigne dans l'« âge noir »**

Cheveux blancs en bataille, lunettes rouges calées sur le front, le verbe haut, enflammé par la cause qui l'occupe depuis ses 18 ans, Sergio Frau, né d'un père sarde, a d'entrée mis les points sur les « i » : « Ici, on dit "Frau s'occupe des martiens". J'ai réuni les éléments, la documentation. Je crois à ce que disent les anciens. J'ai demandé aux experts de réfléchir, il faut raisonner et poser les questions. Il faut passer de l'archéologie à l'archéo-logique. »

Dans la nef de Santa Anastasia, Stefano Tinti précise que, jusqu'aux années 1980, on ne connaissait pas l'existence de raz-de-marée en Méditerranée. Or, depuis 2004, 350 phénomènes de ce type ont été identifiés sur deux mille cinq cents ans. « Le tremblement de terre de 2003 en Algérie qui a fait 2 000 morts a produit une onde qui a atteint, en soixante minutes, les Baléares et la Sardaigne », note-t-il. Et il interroge : « De quoi avons-nous besoin dans notre cas ? D'un grand déplacement d'eau de 500 mètres de haut » – l'altitude à laquelle les nuraghes ont été touchés. Seule une comète peut provoquer cela, si l'impact a lieu tout près de la côte avec une direction très particulière », affirme-t-il. Un tel phénomène a pu se produire près de Cagliari et la vague ouvrir la dépression du Campidano.

A l'Unesco – qui consacra, en avril 2005, une exposition documentaire à l'énigme sarde –, Azzedine Beschaouch, ancien directeur du Patrimoine mondial, affirme qu'« un des mérites de la recherche de Sergio Frau est d'avoir mis en évidence la civilisation nuragique comme un point important de la géographie antique et de la vision du monde. Maintenant, il faut donner un futur scientifique, historique, culturel, politique et aussi émotionnel à ce passé encore très mystérieux ».

De son côté, Stefano Tinti observe qu'« une comète tombe dans la mer à une vitesse de 20 km par seconde. Et il faut moins d'une seconde pour que la vague se propage et s'amplifie quatre à cinq fois ». Ce géophysicien de l'université de Bologne se dit convaincu que son hypothèse de l'astéroïde est correcte. Reste à trouver la preuve de l'impact sous l'eau et des morceaux de météorite à l'origine de la gifle de Poséidon.

Aujourd'hui encore, les maritimes se méfient du rivage. Comme le remarque la grande chanteuse sarde Clara Murtas : « La mer, on ne la nomme pas, on l'ignore. » ■

À VOIR  
« S'UNDA MANNA. SARDEGNA, ISOLA MITO »  
Musée de Sardara (Sardaigne), jusqu'au 30 septembre.

À LIRE  
« DIOGÈNE »  
revue trimestrielle de l'Unesco, n° 204 (PUF, 2004).

« LES COLONNES D'HERCULE »  
de Sergio Frau, bilan de l'enquête (éditions Nur Neon, en italien).